

On ne passe pas

C'était une douce journée de la fin du mois d'août. Comme à chaque fois que j'en avais l'occasion, j'accompagnais mon oncle dans les travaux des champs. Sensiblement plus jeune que mes parents, il semblait prédestiné à la vie de paysan : barbu et un peu rustre, on ne l'avait toujours vu heureux qu'entouré de grands espaces ou d'animaux. Les rares fois où il était contraint de s'endimancher pour une fête de famille, il disparaissait inmanquablement et il fallait aller le débusquer dans un débarras ou un potager voisin pour qu'il souffre figurer sur la photo de groupe.

Ce jour-là, pas de vêtement du dimanche mais ses éternels short et t-shirt déchirés. Il conduisait sa moissonneuse-batteuse dans la dernière parcelle de blé qui restait à faucher. Du haut de mes huit ans, j'étais fasciné par la complexité apparente de la machine. Je passais avec joie la journée à étudier la danse des cadrans virevoltants et des voyants clignotants, essayant de deviner l'utilité d'un levier ou d'un bouton. Je me délectais de ces heures de silence contemplatif en compagnie de mon oncle taciturne.

La quiétude de cette matinée n'avait été troublée que par une harde de sangliers dérangée par notre activité et qui avait filé dans le maïs voisin, non sans être repérée par mon oncle, qui, en chasseur invétéré, préparait déjà les prochaines battues. L'ouverture approchait.

Déjà, la remorque était pleine de grains, une bonne moitié du champ avait été fauché et il était temps de rentrer décharger à la ferme. Nous avions bien avancé, dispositions de deux jours pour tout moissonner et le temps était sec. Aucune hâte, nous reviendrons demain à la fraîche pour terminer.

J'adorais parcourir les petits chemins escarpés du retour perché dans la cabine. Le point de vue était extraordinaire, par-delà les haies qui coupent la perspective aux automobilistes. Nous longions des gorges vertigineuses sur des chemins si étroits que les voitures que nous croisions devaient se ranger et nous saluaient d'en bas, pendant que les enfants me lançaient des regards émerveillés et envieux.

Nous venions de nous engager de toute notre largeur sur le passage le plus encaissé du trajet. De mon côté, nous longions la paroi brute. J'aurais pu en toucher le surplomb par la fenêtre s'il n'avait fallu en laisser la vitre fermée pour éviter d'être fouetté par les arbustes qui y poussaient. De l'autre côté se trouvait un précipice si abrupt et proche de la route que nous ne distinguions pas le bas-côté depuis la cabine, ce qui me faisait toujours frissonner lors de l'itinéraire aller, même si je savais que tonton était un super conducteur.

À ce moment, une voiture apparut. Elle roulait à vive allure et nous fit des appels de phare en fonçant en notre direction. Tonton décéléra en grommelant « Qu'est-ce qu'il a le touriste ? » en référence à l'immatriculation lyonnaise de la grosse berline bientôt immobilisée devant nous. On y distinguait un conducteur agité qui jouait à présent du klaxon et gesticulait de lui libérer le passage. Connaissant le caractère bourru de mon oncle, je jugeai que ce n'était sans doute pas la bonne attitude à adopter pour en obtenir quelque chose.

Le conducteur ne partageait manifestement pas mon analyse puisque, descendu du véhicule, il s'était approché de la porte de la moissonneuse et était passé à l'étape de l'intimidation. En effet, nous dit-il avec un faux air de confiance, il transportait un personnage politique très important, évidemment très pressé et vraiment pas patient et il nous "conseillait" de les laisser passer au plus vite pour éviter les problèmes. La réponse avunculaire ne se fit pas attendre : « Il est hors de question que je recule : je me suis engagé dans le passage et je vais continuer. Ce serait bien le Président de la République à l'arrière de

la voiture que cela n’y changerait rien. Si vous voulez passer, il faudra commencer par reculer sur un kilomètre jusqu’au replat de la Serra. »

Sans surprise, le ton monta et bientôt le passager impatient descendit à son tour du véhicule. Il s’agissait du Préfet de la région Rhône-Alpes (dont nous dépendions également dans nos confins de montagne jurassienne de l’Ain) et il semblait en effet pressé et passablement agacé de la situation. A la différence de son chauffeur qui était de plus en plus véhément, il joua la carte de l’apaisement : « Ecoutez mon vieux (*aïe, pas sûr que tonton apprécie cette entrée en matière*), j’ai une réunion extrêmement importante et je dois rentrer à Lyon de toute urgence. Reculez d’une cinquantaine de mètres que nous puissions nous faufiler sur le bas-côté et n’en parlons plus. » Mais tonton resta inflexible : c’était non.

Était-ce un hasard ou le haut-fonctionnaire avait-il discrètement appelé à l’aide, toujours est-il que l’estafette bleue des gendarmes du village fit à ce moment son apparition et vint se garer derrière la voiture bloquée. Parmi les militaires qui en descendirent, je reconnus le brigadier Jean Chappuis, qui avait toujours vécu au village (où tout le monde l’appelait Jeannot) et qui côtoyait souvent mon oncle, notamment les dimanches de chasse lorsqu’il n’était pas en service.

Le capitaine de la brigade avait également fait le déplacement et, après s’être empressé de saluer le préfet, il se dirigea avec autorité au pied de la moissonneuse-batteuse et nous intima l’ordre de dégager le passage. Alors que j’aurais volontiers obtempéré et que je commençais à craindre que son rejet buté de l’autorité ne lui porte vraiment préjudice, mon oncle toisa impassiblement le militaire et resta inflexible : c’était hors de question.

Chappuis s’avança à son tour, il grimpa les deux marches pour se mettre au niveau de la cabine, serra la main de mon oncle et ils entamèrent une discussion à moitié couverte par le bruit du moteur. Je compris que Jeannot commença par s’informer sur l’avancée de la moisson avant de s’inquiéter de la situation dans laquelle nous nous retrouvions. Pourquoi ne pas reculer et nous éviter à nous comme à lui des problèmes certains ? Mon oncle lui répondit quelque chose en accompagnant son explication d’un haussement d’épaules et d’un sourire. Jeannot nous sourit en retour et descendit parler à son supérieur. Sa seule réponse fut : « Il ne pouvait pas le dire plus tôt ? », puis il s’empressa de faire son rapport au Préfet qui rétorqua également d’un : « Il ne pouvait pas le dire plus tôt ? » agacé. Tout le monde regagna son véhicule.

L’estafette et la berline reculèrent alors et nous les suivîmes de près. Les deux voitures fuyant devant la barre de coupe géante de la moissonneuse me firent penser aux faisans que nous dérangions parfois durant la moisson et qui couraient droit devant la machine, rassurés par l’abri précaire que semblaient leur procurer les céréales que nous convoitions.

Finalement, ils profitèrent de l’élargissement annoncé pour se serrer sur le bas-côté. Nous passâmes et je leur fis de larges saluts du haut de mon promontoire, auxquels seul Jeannot répondit d’un sourire discret.

Quelques minutes silencieuses plus tard, je finis par poser la question qui me brûlait les lèvres :

- « Tonton, qu’est-ce que tu lui as dit à Jeannot ? »
- Il me regarda, étonné par mon interrogation :
- « Tu sais bien qu’il n’y a pas de marche arrière sur cette moissonneuse... »
- J’eus la même réaction que les autres :
- « Mais pourquoi tu ne leur as pas dit plus tôt ? »
- Bah, ils me l’ont pas demandé... »